**Extrait : « La civilisation n’a jamais existé », *L’Incendie*, Le Seuil, 1954, p. 7-8**

Au sentiment aigu qu'on ressent dans ces parages, on devine qu'on vient de passer une frontière, qu’on pénètre dans la solitude. Dès lors on avance dans une lande où le vent fait crépiter les éventails épineux des palmiers nains, et que des touffes de genêts épanouis semblent éclairer. Au nord, la plate-forme d'es-Stah, labourée et ensemencée, avant de céder devant les terres vierges, prête appui à la partie de Bni Boublen – tout Bni Boublen inférieur – qu’occupent les fellahs. Ces hommes vivent à la lisière des bas-fonds cultivables, fixés sur la montagne, déjà relégués du monde. Pourtant trois kilomètres seulement les séparent de Tlemcen.

Leur existence se passe en journées agricoles et pastorales chez les colons. Elle est si archaïque, et les gens se montrent si simples, qu'on les croirait issus d'un continent oublié. La terre là-haut, intraitable et sans eau, étouffe dans la garrigue : la griffe de l'antique araire a peine à l'entamer.

Les fellahs sont souvent en proie à la famine. La nuit, quand les masures s'enfoncent dans les ténèbres, les chacals errent et hurlent à la mort. Mais la sévère physionomie de la montagne revêt quelquefois une grâce furtive. C'est lorsqu'on tombe sur des bandes impétueuses d'enfants, hâves et déguenillés, qui s'ébattent avec allégresse dans la boue ou la poussière des chemins.

La civilisation n'a jamais existé; ce qu'on prend pour la civilisation n'est qu'un leurre. Sur ces sommets, le destin du monde se réduit à la misère. Les fantômes d'Abd El Kader et de ses hommes rôdent sur ces terres insatisfaites. Face à d'imposants domaines, suffoquent les noires cagnas des fellahs. Pour qui songe à l'avenir...

Mais nous ne sommes encore qu'en 1939. En été 1939.